SOCIETE SUISSE DES AMERICANISTES

SCHWEIZERISCHE AMERIKANISTEN-GESELLSCHAFT

BULLETIN

MUSÉE ET INSTITUT D'ETHNOGRAPHIE
65-67, Boulevard Carl-Vogt
Genève (Suisse)

B U L L E T I N

SOCIÉTÉ SUISSE DES AMÉRICANISTES (SSA)
SCHWEIZERISCHE AMERIKANISTEN-GESELLSCHAFT (SAG)

MARS 1959 IXME ANNÉE No. 17

Tablettes et tubes à aspirer du râpé.

par René NAVILLE.

Parmi les objets retrouvés dans les régions occupées antérieurement par les Atacaméniens dans le Nord du Chili et le Nord-Ouest argentin figurent notamment certaines pièces dites tablettes et tubes à aspirer du râpé (voir illustration, cliché du haut (1), dont l'usage et la destination ont donné lieu à d'innombrables interprétations. La littérature à cet égard est considérable. Elle comporte, en effet, une centaine d'études et références qui se trouvent énumérées et analysées dans le travail de M. Alberto Mario Salas, "El Antigal de Ciénaga Grande", Buenos Aires 1945. Les tablettes sont généralement en bois, mais on en a retrouvé également en pierre, notamment dans la région de Tiahuanaco. Elles sont de forme rectangulaire ou ovale. Les tubes, de leur côté, en bois ou en os, sont pourvus à l'intérieur d'épines de "quisco" dont l'usage reste problématique. Tubes et tablettes tels qu'on les a retirés des tombes atacaméniennes sont généralement agrémentés de décorations sculptées présentant des affinités avec le style de Tiahuanaco. Dans certains cas, les dites tablettes sont accompagnées seulement de spatules en bois ou en os.

Ambrosetti, (Notas de Arqueología Calchaqui, Buenos Aires 1899), fut le premier à décrire ces tablettes auxquelles il donne le nom de "tablettes à offrande", celles-ci étant destinées, selon lui, à des cérémonies religieuses. Selon van Rosen, elles auraient servi à mélanger de l'eau et des cendres pour former une mixture facilitant la mastication de la coca (Popular account).

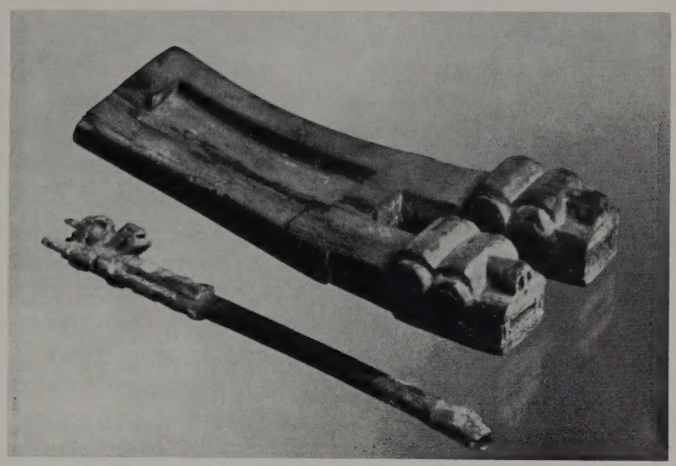
---

(1) Tablette et tube à aspirer du râpé avec sculpture représentant des têtes de puma. Pièce originaire de San Pedro de Atacama, Chili.

Lehmann Nitsche les a décrites comme étant des récipients servant à préparer des couleurs. Ce même auteur, dans son "Catálogo", 1904, désigne les tubes comme étant des scarificateurs. D'autres auteursles ont décrits comme étant des canules ou des instruments utilisés pour le tatouage ou encore comme de minuscule sarbacanes accompagnées de fléchettes empoisonnées.

Max Uhle (Tubos y Tabletas para Rapé en Chile, 1915) fut le premier à souligner l'étroite association existant entre les tubes et les tablettes et émit l'opinion, depuis lors partagée par la majorité des auteurs, qu'il s'agissait d'instruments servant à préparer et à aspirer par voie nasale un narcotique pulvérisé. Cette substance aurait été du parica ou du râpé. Aucune preuve définitive n'a toutefois permis jusqu'à ce jour de corroborer cette dernière affirmation, et il serait intéressant à cet égard de procéder à l'analyse chimique du contenu de certains tubes déposés au Musée des Sciences Naturelles de Santiago. Il y a lieu d'ajouter que l'opinion soutenue par Uhle en ce qui concerne la destination de ces tablettes et tubes, opinion qui depuis lors s'est généralisée, n'est pas entièrement partagée par Alberto Mario Salas, qui estime qu'il existe encore des doutes à ce sujet, tout en admettant que seule peut être considérée comme évidente l'association fonctionnelle des deux pièces en cause. Il y a lieu d'ajouter qu'on manque de renseignements précis sur la composition exacte du râpé. Selon Max Uhle, (A snuffing tube from Tiahuanaco, Philadelphia 1899), les Indiens utilisaient deux classes de poudre comme râpé: le tabac et les semences de la "Piptadenia peregrina", substance connue également sous le nom de "niopo". Selon le même auteur, la coutume d'absorber du râpé extrait du tabac est plus ancienne que l'utilisation du niopo. Le niopo était désigné de deux façons différentes :"Curupa" et "parica". Le terme "curupa" appartient à la zone occidentale, et "parica" à la zone orientale. Ricardo Latcham (Arqueología de la región atacameña, Santiago 1938), se référant à l'opinion de divers auteurs, est d'avis que le râpé utilisé au Chili était extrait, non pas de la "Piptadenia peregrina" utilisée en Amazonie et qui ne croît pas au sud de l'Equateur, mais bien de la "Piptadenia macrocarpa", plante originaire du Chaco et des régions avoisinant Tucuman et Cordoba. On peut consulter également sur ce point le travail de MM. Tomas Guevara et Aureliano Oyarzun, présenté au XVIIe Congrès des Américanistes à Buenos Aires en 1910 sous le titre "El tabaco y las pipas pre-hispánicas en Chile".

L'aire de dispersion des tablettes et des tubes est assez vaste, puisqu'on en a trouvé jusqu'au Pérou, en Bolivie et en Amazonie. Quelques auteurs, dont Latcham et Oyarzun, pensent qu'elles sont originaires de Tiahuanaco, où l'on a retrouvé quelques tablettes de pierre, mais que leur aire de distribution a été les régions occupées par les Ataca méniens dans le Nord du Chili, notamment le désert d'Atacama, la Puna de Jujuy, la Paya, Humahuaca, la vallée de Calchaqui et tout le Nord-Ouest argentin, où leur utilisation se serait généralisée pour pénétrer ensuite dans les zones périphériques occupées par les Diaguites argentins et chiliens.



Ainsi que nous l'avons dit plus haut, ces tablettes ainsi que les tubes apparaissent souvent pourvus d'ornementations sculptées. Il s'agit en général d'un personnage portant un masque représentant un félin ou plus rarement une figure humaine, un caïman, un condor ou un reptile. Ce personnage tient une massue d'une main et un crâne de l'autre. Selon Mme G. Mostny, (Máscaras, tubos y tabletas para rapé y cabezas trofeos entre los atacameños, - Etude en voie de publication), il s'agirait d'un prêtre servant une divinité féline et officiant au cours d'un sacrifice humain. Il est curieux de constater que les tablettes et les tubes sculptés sous cette forme n'apparaissent que dans les régions marginales, soit dans le Nord chilien et le Nord-Ouest argentin. Partout ailleurs, aussi bien au Pérou qu'en Amazonie, elles se présentent dépourvues de tout motif sculpté. Mme G. Mostny, dans son travail, cite également la découverte à Haïti d'un tube ou calumet à deux branches, très semblable à ceux recueillis au Chili et en Argentine, et accompagné d'une sculpture analogue représentant un être humain agenouillé et pourvu d'un masque zoomorphe. Il semble s'agir là non pas d'un prêtre mais d'une victime offerte en sacrifice.

En définitive, ces motifs semblent bien indiquer que les Atacaméniens se vouaient au culte, répandu dans toute la zone andine, d'une divinité féline, probablement le puma, que le prêtre personnifiait en portant un masque à son effigie. Ces tablettes et tubes à aspirer du râpé semblent donc bien être des objets de caractère rituel utilisés seulement par une certaine classe religieuse dont l'activité paraît avoir été particulièrement notable chez les Atacaméniens.

On peut conclure en disant que si l'absorption d'un narcotique au moyen de tubes et de tablettes semble être originaire d'Amazonie, peut-être arawak, son usage rituel et son association avec le culte rendu à une divinité accompagné de sacrifices humains est très probablement d'origine andine. Il est donc possible que ces deux pratiques se soient conjointes dans le Nord du Chili et le Nord-Ouest de l'Argentine, points d'intersection des grands courants culturels venus du Nord et de l'Est, pour donner naissance aux pièces décrites plus haut.

Récemment, de nouvelles et nombreuses tablettes ont été découvertes dans le désert d'Atacama. On pourra lire ci-après une description de deux d'entre elles recueillies par le Père le Paige.

****

Les tablettes à offrande de Caspana.

par le R.P. le PAIGE de BAR
(San Pedro de Atacama).

Nous connaissons deux genres de tablettes à râpé, à savoir celles qui probablement étaient utilisées pour servir des

offrandes et les autres qui étaient destinées à aspirer ce genre de tabac qu'on appelle le râpé. Les premières sont accompagnées de spatules en os, et les secondes, de tubes à aspirer. Le fait que ces tablettes sont de style tiahuanacoïde ne veut pas dire qu'elles trouvent toutes leur origine dans la civilisation de Tiahuanaco. Elles peuvent être, en effet, le produit d'une autre culture et avoir simplement subi l'influence de l'art tiahuanacoïde.

Les tablettes à offrande les plus intéressantes que nous possédons proviennent de Caspana, petit village sis à une centaine de kilomètres au nord de San Pedro de Atacama. Ce site, qui se trouve dans une région anciennement occupée par les Atacaméniens, se trouve sur la ligne d'influence tiahuanacoïde qui passe par Toconce, San Juan de Rio Grande, Quitor, Tchecar, pour se prolonger jusqu'à San Pedro et Peine. Il ne nous est pas possible d'énumérer toutes les raisons qui nous laissent supposer que les dites tablettes présentent un caractère avant tout cérémoniel et ont servi à accomplir des offrandes. Le fait qu'elles ont été retrouvées dans un lieu où il fut procédé à des sacrifices d'enfants, constitue la meilleure preuve de ce que nous avançons. Caspana présente, en effet, une série de sépultures situées sous d'énormes rochers détachés des parois d'un "cañón". Dans l'une de ces sépultures, nous avons mis à jour 25 corps en position assise. Au milieu de cette tombe collective est apparue une corbeille de joncs tressés contenant un crâne d'enfant, ceint d'une couronne de paille tressée. A ses côtés, nous avons recueilli deux tablettes à offrande (voir illustration, cliché du bas) pourvues de leurs spatules en os. L'une d'elles, unique dans son genre, est circulaire, et est décorée de deux têtes d'animaux. L'un de ceux-ci est probablement un puma stylisé. Quant à l'autre, nous n'avons pas réussi à l'identifier. Cette tablette mesure 13,5cm dans sa longueur sur 9,5cm de largeur; sa hauteur atteint 7cm.

La deuxième tablette, (19 cm de hauteur sur 10cm de largeur), est ornée de trois figurines sculptées. Celle du milieu représente un prêtre coiffé d'une mitre en forme de fez avec une double paire de cornes et une longue tresse de cheveux. Ce prêtre porte à la bouche un instrument de musique formé de trois tubes de dimensions différentes. Deux pumas stylisés, du plus pur style de Tiahuanaco, encadrent cette figurine. Il s'agit vraisemblablement de deux autres prêtres ou acolytes qui portent le masque du puma. En effet, les pieds de ces deux figures, sculptés à l'envers, ont un caractère spécifiquement anthropomorphe. On sait que le port d'un masque était une coutume fort répandue durant l'époque précolombienne. Nous la retrouvons souvent illustrée dans la céramique péruvienne ainsi que sur la Porte du Soleil de Tiahuanaco. Ce motif apparaît également dans les nombreux échantillons de tubes pour aspirer du râpé que nous avons eu l'occasion de rassembler.

C'est ainsi que, dans une autre sépulture de Caspana, nous avons retrouvé un de ces tubes où apparaît un prêtre portant un masque représentant une tête de puma, et tenant dans la main droite une hache, dans la main gauche une tête humaine.

Le rite de la tête coupée qui était pratiqué dans tout l'Ancien Pérou, se retrouve, donc, également dans la région atacaménienne, ainsi que le prouve la découverte de ce crâne d'enfant auquel nous venons de faire allusion. D'autres crânes du même genre ont été retrouvés à proximité de Caspana.

****

La médaille d'or de la Société de Géographie de Genève attribuée en mémoire de RONDON.

Dans le cadre des manifestations qui eurent lieu au mois de mai 1958 à l'occasion du premier centenaire de la Société de Géographie de Genève - à laquelle la Société suisse des Américanistes est unie par les liens les plus cordiaux -, il convient de souligner une décision de son Comité qui réjouira tous les américanistes et indigénistes non seulement de Suisse mais du monde. En effet, au cours de la séance solennelle du 9 mai 1958, son président, le professeur Ch.Burky, annonça que la septième médaille d'or de la Société était attribuée au Service de Protection des Indiens du Brésil in memoriam de l'oeuvre réalisée par le maréchal Candido Mariano da Silva Rondon, premier directeur et inspirateur de ce Service.

La décision de la Société de Géographie dont Rondon était membre d'honneur depuis 1924, se fonde non seulement sur son oeuvre scientifique de géographe et d'ethnologue, mais également sur l'aspect hautement humanitaire de son action qui a permis à des centaines de milliers d'Indiens sylvicoles de voir reconnus et officiellement consacrés leurs droits séculaires et légitimes sur les terres qu'ils occupent ainsi qu'à une existence libre et conforme aux exigences de la dignité humaine.

La Société suisse des Américanistes - qui, avec de nombreuses autres sociétés scientifiques et humanitaires, avait plaidé en faveur de l'attribution du Prix Nobel de la Paix au défunt maréchal -, ne peut que se joindre avec une profonde émotion à l'hommage posthume rendu par la Société de Géographie de Genève à la mémoire de celui qui fut le Protecteur des Indiens du Brésil et dont l'oeuvre, dépassant les frontières de son pays, a contribué de manière décisive sur le plan international à consacrer les droits de la race amérindienne.

****

Jean Maurice Rugendas (1802-1858) et le Brésil.

par Mauricio PARANHOS da SILVA.

Jean Maurice Rugendas naquit à Augsbourg le 22 mars 1802. Originaires de Catalogne, les Rugendas, ayant adhéré à la Réforme, avaient cherché refuge dans la vieille cité impériale en 1608. Au cours du XVIIIe siècle, cette famille compta quatre peintres et graveurs de talent; le plus connu, Georges Philippe Rugendas (1666-1742), trisaïeul de Jean Maurice, fut directeur de l'Académie des Beaux-Arts d'Augsbourg et acquit à l'époque une certaine célébrité comme peintre de batailles et de chevaux.

Nous ne sommes guère renseignés sur l'enfance de Jean Maurice Rugendas. La tradition veut qu'il ait montré des dispositions particulières pour le dessin alors qu'il était âgé d'à peine quatre ans. Légende ou réalité, cela n'est pas pour surprendre car il est en somme assez normal qu'élevé dans un milieu d'artistes, le jeune Rugendas y ait trouvé le climat propre à l'éclosion de son talent. Il semble qu'il eut comme premier maître de dessin son père, Jean Laurent Rugendas, qui était à la fois professeur de dessin et directeur de l'Académie d'Augsbourg; il bénéficia également de l'enseignement du peintre Albrecht Adam, ami de la famille, connu pour avoir été le peintre officiel de la cour du vice-roi Eugène de Beauharnais. A quinze ans, en 1817, Jean Maurice entra à l'académie de Munich où il travailla sous la direction de Lorenz von Quaglio.

L'enseignement académique ne présentait guère d'attrait pour le jeune Rugendas qui se sentait plus attiré par la nature que par les modèles de l'école; la campagne bavaroise exerçait sur lui une véritable fascination et il employait ses heures de loisir à parcourir les environs de Munich en dessinant des paysages qui inspiraient sa sensibilité d'artiste. Cet amour passionné de la nature devait l'accompagner sa vie durant et jouer un rôle déterminant dans sa carrière.

Jean Laurent Rugendas eut aimé envoyer son fils à Rome afin qu'il y complétât sa formation par le contact avec les oeuvres d'art classiques; mais il ne possédait pas les moyens financiers indispensables à un tel projet. La destinée devait d'ailleurs décider de façon imprévue d'une autre voie pour le plein développement du jeune artiste. Ce serait en effet le Brésil qui fournirait à Jean Maurice Rugendas l'occasion d'épanouir et d'affirmer son talent de dessinateur et de peintre paysagiste.

Le Brésil se trouvait à l'époque fort à la mode en Bavière. Une expédition scientifique, dont avaient fait partie le botaniste Frédéric von Martius et le zoologue Baptiste von Spix, de Munich, et qui avait accompagné à Rio de Janeiro la jeune archiduchesse Léopoldine de Habsbourg, future impératrice du Brésil, était de retour en Europe. La publication des travaux des deux savants, illustrés par le peintre Thomas Ender, avait suscité un intérêt considérable pour ce pays. Fort peu connu, le Brésil

faisait alors figure de pays fabuleux et le mythe et la légende occupaient une large place dans la conception que se faisait l'Europe de ce lointain empire. Les compte-rendus des deux savants devaient contribuer encore à exalter l'imagination des esprits romantiques de l'époque. Dès lors, il n'est point surprenant que le Brésil ait exercé un attrait particulier sur Jean Maurice Rugendas, qui n'avait pas encore vingt ans; cet amoureux de la nature devait tout naturellement ressentir l'appel des paysages étranges qu'évoquaient les descriptions et les dessins qui illustraient les rapports des naturalistes allemands.

En 1821 se trouvait également à Munich un diplomate russe, le baron Georges Henri de Langsdorff, qui, nommé ambassadeur de Russie à Rio, avait obtenu du Tsar les crédits nécessaires à une expédition d'exploration et de recherches à l'intérieur du Brésil et recrutait savants et artistes pour la réalisation de ses projets. Un ami de la famille Rugendas, le baron de Karwinski, vivement sollicité par le jeune Jean Maurice, servit d'intermédiaire et le mit en contact avec Langsdorff auquel il semble en outre l'avoir vivement recommandé.

La Bibliothèque d'Augsbourg conserve un document particulièrement intéressant pour cet épisode de la vie de l'artiste : il s'agit du contrat, daté du 18 septembre 1821, qui l'attachait à l'expédition Langsdorff en qualité de peintre et de dessinateur officiel. Nous sommes ainsi informés des tâches que devait remplir Rugendas et des conditions qui le liaient au diplomate russe : les frais de voyage d'aller et retour, son entretien à l'exception de son habillement, le matériel nécessaire à ses fonctions, lui étaient garantis et une somme de mille francs de France lui était en outre versée pour la durée de son engagement; en contre-partie, tous les dessins, aquarelles, esquisses et peintures exécutés pendant l'expédition demeuraient propriété de Langsdorff et ne pouvaient être exposés ou publiés sans son autorisation avant la publication du compte-rendu des travaux de la mission. Certains droits étaient toutefois réservés à l'artiste pour les dessins qu'il pourrait réaliser en marge de l'expédition. La famille du jeune homme ne paraît pas avoir partagé sans réserve son enthousiasme, mais en face de sa détermination, elle s'employa à obtenir pour lui le plus grand nombre possible de garanties; c'est ainsi que l'on retrouve dans le contrat une clause prévoyant le rapatriement de l'artiste en cas de maladie ou, Dieu ne veuille, de décès du chef de l'expédition.

Langsdorff et sa suite arrivèrent au Brésil au début de 1822 et Rio de Janeiro apparut aux yeux du jeune Européen ébloui dans toute la beauté de son exubérance tropicale. La ville comptait alors environ quarante mille âmes, elle était loin de présenter son aspect actuel de grande métropole; c'était une petite cité coloniale, noyée dans la nature gigantesque qui l'enveloppait, vivant nonchalamment, parée d'une ceinture de plages que nul gratte-ciel ne venait défigurer. L'impression d'émerveillement et de bouleversement profond que ressentit Rugendas fut, de son propre aveu, indescriptible; il tombait dans un monde de rêve que la parole était impuissante à décrire et auquel aucun paysage

d'Europe ne l'avait préparé. Cette orgie de lumière, de végétation encore indomptée par l'homme, agit sur l'artiste comme un puissant stimulant. Le volume et la variété de sa production artistique au cours de cette première période brésilienne de sa vie semble avoir été considérable; bien que le contrat signé avec Langsdorff en réserva à celui-ci la plus grande partie, Rugendas rapportera dans ses cartons quelques centaines de dessins et d'aquarelles. Ce qui resta aux mains de Langsdorff fut envoyé en Russie et disparut dans une quelconque collection impériale ou privée; on semble en avoir définitivement perdu la trace de nos jours.

Langsdorff ne put se mettre immédiatement en route et Rugendas put ainsi demeurer plusieurs semaines d'abord à Rio et ensuite à Estrela, petit port situé à quelques kilomètres de la capitale. A Rio même, Rugendas prit contact avec la société lusc-brésilienne et assista aux événements qui furent le prologue de l'indépendance du Brésil. A Porto Estrela, il fit connaissance avec la société rurale et la vie patriarcale de l'époque; la fazenda qu'il habitait occupait quelque deux cents esclaves noirs et ce fut pour Rugendas la révélation d'une existence insoupçonnée, l'initiation aux problèmes sociaux d'un pays en formation, par sa participation à la vie journalière des esclaves et de leurs maîtres.

Après plusieurs semaines d'attente et de discussions souvent violentes entre les membres de l'expédition et son chef, celle-ci se mit finalement en route vers l'intérieur du Brésil avec comme premier objectif de reconnaître et explorer la province de Minas Gerais. Au fur et à mesure que la mission avançait à travers le pays, l'enthousiasme du jeune peintre ne cessait d'augmenter; malheureusement une hostilité chaque jour croissante l'opposait à Langsdorff, envenimant des rapports qui ne semblent, par ailleurs, n'avoir jamais été des plus cordiaux. Il convient de dire, à la décharge de Rugendas, que le gentilhomme russe, d'un caractère acariâtre et lunatique, était déjà atteint, sans qu'on le sut encore, d'un dérangement nerveux qui devait très rapidement le mener à la folie et obligerait la malheureuse expédition à rebrousser chemin en ramenant, à travers mille difficultés, un chef complètement dément.

Bien avant ce triste dénouement, Rugendas, lassé par les éternelles disputes, rompit le contrat qui le liait à Langsdorff. Le Russe ne semble pas s'être montré généreux à l'égard du jeune peintre et celui-ci, dans sa hâte de se libérer de toute contrainte, ne se préoccupa pas autrement de l'avenir. Désormais libre d'agir à sa guise, mais faute de moyens dans des conditions souvent pénibles, Rugendas poursuivit son voyage dans le pays. Nous ne connaissons pas l'itinéraire exact qu'il suivit, mais, guidé par ses oeuvres, nous pouvons affirmer qu'il parcourut successivement les provinces de Minas Gerais, de São Paulo, Mato Grosso, Bahia et Pernambuco. En mai 1823, nous le retrouvons à Rio de Janeiro, hôte du baron de Marschall, ambassadeur d'Autriche.

Au cours de ce premier séjour au Brésil, il se lia d'amitié

avec les peintres français Jean Baptiste Debret, Adrien Aimé Taunay, fils de Nicolas Antoine Taunay, et Félix Emile Taunay, qui étaient venus au Brésil en 1816 à la demande de Jean VI de Portugal, pour y fonder et y diriger l'Académie des Beaux-Arts. Adrien Aimé Taunay devait remplacer Rugendas comme dessinateur de la mission Langsdorff et périr tragiquement en se noyant dans le Rio Guaporé au cours de l'expédition. Pendant cette période, Rugendas exécuta un nombre considérable d'études et de dessins qui illustrent admirablement ce qu'étaient la capitale et la vie brésiliennes sous le premier empereur. Parades militaires, vie des rues, marchés, réjouissances populaires, marchés d'esclaves, images d'un Brésil à jamais disparu, tout est rendu par l'artiste avec un goût romantique à souhait et une grande fidélité de détails.

En 1825, Rugendas est à Paris; il avait été rappelé à Munich où, sur l'instigation d'amis de sa famille, le roi Max Joseph désirait le voir au plus vite. La publication des travaux de Martius et de Spix avait suscité dans l'esprit du monarque le désir de voir publié une sorte d'album-atlas du Brésil et il voulait que Rugendas se chargeât de l'illustrer. C'est au cours de son séjour à Paris que Rugendas fit la connaissance du baron Alexandre de Humboldt et se lia avec lui d'une amitié qui ne se démentit jamais.

En 1835, Rugendas publia son "Voyage pittoresque à travers le Brésil" en une édition somptueuse, illustrée d'une centaine de dessins, éditée à la fois en français et en allemand par les soins d'Engelmann, considéré comme l'un des plus grands lithographes de l'époque.

Après un voyage au Mexique, au Pérou, au Chili et en Bolivie, entrepris à l'instigation et avec l'aide de Humboldt, nous retrouvons Rugendas à nouveau au Brésil en 1845. Bien des événements s'étaient produits dans le laps de temps qui sépare les deux séjours de l'artiste dans ce pays. D'une part, l'empereur D. Pedro I, qui proclama l'indépendance du Brésil, s'était vu contraint d'abdiquer en 1831 en faveur de son fils; il était mort en 1834 après avoir étonné l'Europe par ses exploits en vue de rétablir les droits de sa fille sur le trône de Portugal. Le Brésil était gouverné par D. Pedro II, jeune monarque de vingt ans, dont la précoce sagesse et le sérieux impressionnaient déjà les représentants étrangers accrédités à la cour. D'autre part, Rugendas n'était plus le jeune peintre enthousiaste mais inconnu qui abordait dans la baie de Guanabara, mais bien un homme de 43 ans, en pleine possession de ses moyens d'expression artistique, ami de Humboldt, protégé de la cour de Bavière, que son ouvrage sur le Brésil avait rendu, sinon célèbre, du moins connu dans la société brésilienne et dont l'arrivée suscitait une vive curiosité. D. Pedro II semble avoir apprécié le peintre et pendant tout le temps que celui-ci passa à Rio, le monarque lui prodigua des signes indéniables d'estime, patronnant une exposition des oeuvres que l'artiste ramenait de sa tournée en Amérique du Sud et lui conférant le titre de chevalier de la Croix-du-Sud avec pension. Détail qui prouve la délicatesse de l'empereur, ce fut Félix Emile Taunay, alors directeur de l'Académie des Beaux-Arts de Rio, qui fut chargé de lui

remettre les insignes de son grade.

Rugendas revint en Europe en 1847; il mourut en 1858 à Weilheim, dans sa 56me année. Après sa mort, de nombreux dessins et aquarelles furent recueillis au Musée de Munich, mais lors de la crise financière qui sévit en Allemagne en 1928, des collectionneurs brésiliens réussirent à racheter à ce musée plus de quatre cents dessins originaux se rapportant au Brésil, dessins qui, en majeure partie, figurent aujourd'hui dans des collections privées de São Paulo.

L'oeuvre de Rugendas a été passablement discutée, mais les critiques les plus sévères ne concernent pas son talent de peintre et de dessinateur, mais bien ses qualités d'écrivain. Ce sont en effet ses appréciations et ses opinions sur les événements politiques et sociaux auxquels il lui fut donné d'assister qui ont suscité les foudres de la critique historique et littéraire, qui s'est plue à souligner certaines inexactitudes, invraisemblances et mauvaises interprétations; on lui reprocha également le manque d'élégance de son style. Toute critique mise à part, dont la nature n'est pas toujours objective, il n'en reste pas moins que son ouvrage présente un réel intérêt et un témoignage honnête sur la vie et les moeurs du Brésil de l'époque. On ne peut en effet contester que nombre de ses observations relèvent d'un esprit ouvert, doué d'une grande capacité d'observation et d'analyse; ses commentaires sur l'impact des cultures ibériques et amérindiennes, sur la vie des grands "fazendeiros", sur le problème de l'esclavage (qui paraît l'avoir tout particulièrement préoccupé), frappent par leur justesse et leur acuité de vue, et cela à une époque où l'anthropologie sociale n'était pas encore inventée. Mais à tout prendre, l'oeuvre littéraire ne constitue qu'un aspect secondaire de la personnalité de Rugendas; il fut avant tout un dessinateur et un peintre, il ne se prétendit jamais historien ou écrivain.

Un fait demeure, que personne ne songe à contester, c'est qu'il a su fixer avec un talent réel une image sincère du Brésil qu'il a connu; ses paysages, ses coutumes régionales, la vie des villes et des campagnes, des grands de la cour et des esclaves noirs, sont rendus avec une grande fidélité et un romantisme qui peut choquer certains mais qui était dans le goût du temps. En outre, ses dessins revêtent un intérêt considérable pour ceux qui se préoccupent de connaître un passé pourtant encore proche mais déjà bien oublié; pour des historiens, pour des sociologues, pour des ethnologues, ils constituent une source précieuse de renseignements par la variété des scènes folkloriques qu'ils représentent, par les moeurs qu'ils illustrent, par l'exactitude de certains types humains, spécialement de Noirs d'origines tribales diverses, qui à l'époque conservaient encore pures leurs caractéristiques raciales aujourd'hui totalement disparues à la suite de métissages multiples. Ses dessins se rapportant à la faune et à la flore du Brésil, quoique moins connus, sont aussi dignes d'être mentionnés.

****

CONFERENCES ET REUNIONS D'ETUDE

Résumés

Inauguration : Salles d'Amérique ethnographique du Musée d'Ethnographie de Genève.

4 octobre 1958.

Les visiteurs du Musée d'Ethnographie de Genève connaissent bien les salles pré- et post-colombiennes qui, avec leurs riches collections, témoignent d'une période de haute culture. En face de ces expressions d'une vie qu'on pourrait dire citadine, il manquait le témoignage de la vie des Amérindiens restés au stade économique de la chasse, de la pêche, de la cueillette ou de l'agriculture rudimentaire. Cette dernière partie du tryptique a été réalisée au cours d'un travail de plusieurs années et faire un choix parmi la multitude des éléments amassés pendant près de cinquante ans fut une besogne délicate. Mais elle a permis de mettre en relief nombre d'objets qui ont pris maintenant une valeur inestimable par le fait qu'ils relèvent d'anciennes traditions perdues aujourd'hui, ou que les groupes humains qui les utilisaient ont eux-mêmes disparu. De l'avis des spécialistes, le Musée de Genève possède aujourd'hui un ensemble qui honorerait les plus grands musées étrangers.

Cette nouvelle collection réalise une vue d'ensemble extrêmement dense parcourant le continent du nord au sud et abordant les thèmes essentiels: poterie, vannerie, tressage, mobilier, vêtement, parure, musique, magie et jeux, sans oublier les moyens de transport, les outils, les armes de chasse et de guerre, la nourriture. Elle fait ressortir les ressemblances comme aussi les différences des groupes ethniques d'Amérique. Une place toute particulière a été faite aux Esquimaux, envisagés dans leur unité géographique, ainsi qu'au "berger" - qu'il soit cow-boy, vaqueiro ou gaucho.

Pierre-André PITTET: Regards sur l'Amérique latine -I. L'Amazonie, transports modernes et "seringueiros".

15 octobre 1958.

Il est des milieux géographiques mis au pas par l'homme. Il en est d'autres qui non seulement ne furent jamais soumis, mais encore commandent implacablement à leurs habitants, même si ceux-ci, avec patience, ruse et science empirique, tirent humblement parti des ressources naturelles pour survivre. L'Amazonie n'est pas encore une terre jardinée et policée : avant tout elle est un réseau hydrographique d'une valeur inestimable. Si des vapeurs transocéaniques remontent jusqu'à Manaos, on ne saurait oublier que cinq millions de kilomètres carrés sont peuplés par à peine deux millions d'hommes, vivant souvent très chichement.

Le contraste frappant entre les grands vapeurs amazoniens et les pirogues indigènes, la différence entre les quais marchands

des petites villes blanches et la mortelle forêt, apparurent très clairement dans la remarquable série de clichés en couleurs dus au talent bien connu de M. Pierre-A. Pittet, pour le plus grand intérêt des membres de notre Société. L'impitoyable sylve amazonienne sans clairière, piquetée de place en place par de minuscules défrichements, se confond le plus souvent avec l'eau. La lutte des plantes pour la vie leur ôte toute grâce et les moyens d'attaque et de défense abondent, tant chez le végétal que chez l'animal. Nul ne peut vivre facilement dans ces paysages mi-forestiers, mi-aquatiques. L'art du photographe a rendu sensible la morbidité de cette association vénéneuse par des vues qui illustreraient admirablement la "Voragine" du Colombien José Eustasio Ribera ou "La Forêt Vierge" du Portugais Ferreira de Castro.

En dehors des bourgs essaimés le long des fleuves amazoniens, quelques Indiens subsistent dans des conditions précaires. En symbiose cyclique avec ceux-ci, des marginaux de notre civilisation hantent ces terres hostiles. Les "seringueiros", ces exploitants du caoutchouc sauvage, sont disséminés dans la jungle, au gré des contrats saisonniers. Ils souffrent du climat, des animaux, grands et minuscules, de carences alimentaires, le poisson apportant seul les protéines indispensables, car la chasse y est un mythe. Ces entailleurs de troncs d'hévéas passent des mois sans joie, sans grands profits, à récolter le précieux latex dans leurs godets et à le coaguler par des moyens de fortune efficaces, même si le caoutchouc brésilien, qui fut à l'origine d'un boom sensationnel au XIXe siècle, est presqu'évincé par son concurrent sud-asiatique, d'origine brésilienne cependant. Il s'agit en Amazonie d'une cueillette, alors que l'hévéa asiatique est arbre de plantation.

Ce voyage, effectué dans deux temps différents, celui des derricks grinçant le long des fleuves et celui d'une nature indifférente à l'homme, fut commenté sobrement, avec une sympathie exempte de sensiblerie, au cours d'un exposé didactique fort bien composé et équilibré.

G.L.

Pierre-André PITTET : <u>Regards sur l'Amérique latine - II. Le Mexique : Le volcan de Paricutin - Kermesse funèbre - Peinture moderne.</u>

29 octobre 1958.

Pour sa seconde conférence sur l'Amérique latine, M. Pierre-A. Pittet a présenté une nouvelle série de ses incomparables clichés illustrant un commentaire enregistré fort bien conçu. Quelques-unes de ses images, présentant le résultat de fouilles ou de découvertes vieilles de quelques mois à peine, telles les peintures rupestres des Indiens Tarahuamaras, dans l'Etat de Chihuahua, ou une urne funéraire de Palenque, ancienne capitale maya, encore inédites, furent une véritable primeur pour les auditeurs et sont un apport certain à l'américanisme. Cette mosaïque de séquences

liées naturellement entre elles a singulièrement enrichi les participants à cette réunion, par l'exposé des aspects multiples de l'Anahuac.

Ardent et fataliste, le Mexique admet la co-existence de la vie et de la mort. M. Pittet a voulu suivre les fêtes du jour des morts dans un petit village d'Oaxaca. La vente des crânes en sucre et la décoration florale des tombes, les réjouissances pourrait-on dire même, sont plus humanisées que dans l'âpre et inoubliable Kermesse funèbre d'Eisenstein, tendue à l'extrême, qui paraît être inspirée par la violence révolutionnaire des fresques de Diego Rivera, peintre indien. Avec José Orozco et David Siqueiro, il a couvert toutes les surfaces libres des bâtiments officiels de ses évocations des civilisations précortésiennes, élevant au-dessus de lui-même le peuple mexicain, qui prit ainsi conscience de sa grandeur passée. Dans cette peinture murale s'affirme surtout la ferveur des programmes revendicateurs de gouvernements fiers de leur origine révolutionnaire.

Strictement actualiste, l'architecture rompt avec notre futurisme et donne à Mexico - on devrait plutôt utiliser le vieux mot de Tenochtitlán - une allure originale, même forcenée. Les vieux canons architecturaux sont pulvérisés et un monde nouveau prétend vivre dans un cadre adapté à ses outrances, même les plus calculées.

Cette acceptation de la vie et de la mort ne pouvait mieux se symboliser que par l'évocation du volcan Paricutin, né devant les yeux humains le 26 février 1943, et qui, de la plaine, s'éleva bientôt à des centaines de mètres de hauteur, dégageant des flots de lave, annihilant toute vie sur des superficies énormes, rasant les villages, détruisant sans hâte ni pitié.

De saisissants portraits humains, extraits pourrait-on croire des fresques riveristes, montrent un peuple mexicain renfermé dont l'impassibilité rejoint celle des énigmatiques figures de la mystérieuse culture de San Agustin, dans le sud de la Colombie, sans relation connue avec la culture péruvienne, et celle des Mayas du Guatemala, évoquée avec bonheur dans quelques-unes de ses plus nobles réalisations, avant l'exode vers le Yucatan, qui fut montré à nouveau, avec ses ruines classiques et le résultat des derniers travaux archéologiques.

G.L.

Eugène DEROBERT : Regards sur l'Amérique latine : III. La Colombie.

26 novembre 1958.

Poursuivant son cycle de conférences sur la vie et la géographie des pays sud-américains, la SSA avait demandé à l'un de ses membres, M. Eugène Dérobert, de présenter un tableau de la Colombie, qu'il connaît fort bien pour avoir vécu près de dix ans en Colombie et en Equateur.

Des difficultés d'ordre climatique, hydrographique et

géobotanique ont freiné le peuplement de la Colombie par les Indiens. Les digitations des Andes, la grande forêt équatoriale, l'absence de passages praticables n'ont laissé qu'une voie de pénétration, le Rio Magdalena, qui coulant du Sud au Nord, a été certainement remonté par les premiers occupants du pays.

Survivants des nombreuses tribus formant l'ancien empire chibcha, non conquis par l'expansionisme inca, une centaine de milliers d'Indiens, répartis en neuf grands groupes d'origine très différente, Arawaks, Caraïbes, Motilones, Guahibos, spécialement, de type physique spécifique, et aux occupations déterminées par le milieu géographique et les ressources locales, vivent plus ou moins en marge de la population actuelle, formée de métis pour le 75% environ. La Colombie, de par son relief, connaît tous les climats, allant des lourdeurs côtières aux climats de montagne.

La richesse et l'or de l'empire chibcha, la qualité de sa joaillerie, qui étonne et séduit les collectionneurs et les spécialistes les plus blasés, ont créé la légende de l'El Dorado, ce chef enduit de poudre d'or, qui existe sans aucun doute, et que des milliers d'aventuriers prirent comme but et comme espoir, dans leurs recherches forcenées de ses trésors sacrés. Ces tentatives toujours dramatiques sont pourtant à la base de l'exploration et de la connaissance de ces régions. Un autre mystère, cependant, plus important que celui qui conduisait les aventuriers, réside dans l'énigmatique civilisation dite de San Agustin, au sud du pays, près des sources du Magdalena, déjà reconnues en 1799, et qui ne cessent de poser d'importants problèmes non seulement de datation, mais aussi d'origine.

Aidé par une belle série de clichés originaux, M. Dérobert fit voyager son auditoire en zig-zag dans la province de Bogota, en s'évadant souvent dans les provinces voisines. Si la capitale se modernise et connaît les embarras de la circulation, il suffit de quitter la ville où vivent de nombreux Suisses, pour retrouver les paysages andins classiques, ici largement ouverts, dont les nombreux plans s'étagent verticalement ou se suivent horizontalement, dans leur déploiement de vallées, de forêts, de savanes, de pâturages, de rivières, Les routes grimpent et relient entre elles les petites villes implantées suivant les exigences les plus nettes de la géographie humaine et économique. Les unes ont conservé le charme vieillot des cités de l'époque coloniale, les autres, plus modernes, sont très actives. Ces clichés aident à faire comprendre les difficultés éprouvées par les Indiens précolombiens lors de leurs recherches de terres de peuplement, même si les problèmes de déplacement n'étaient pas comparables avec les nôtres.

G.L.

Eugène DEROBERT : Regards sur l'Amérique latine: IV. l'Equateur.

10 décembre 1958.

La dernière séance de l'année de la SSA a permis à M. Dérobert de faire revivre le souvenir des années qu'il a passées en Equateur, pays peu connu d'Amérique latine.

Après avoir retracé brièvement les trois étapes de l'histoire de ce pays: préincasique, incasique et historique, le conférencier exposa clairement et en détail le problème que posa le peuplement de toute cette région partagée géographiquement aussi en trois parties : la Côte, la Sierra (le haut plateau interandin) et l'Oriente. Le relief montagneux, composé par deux grandes cordillères, rendait très difficile l'accès au plateau et il sépare encore le pays en deux contrées totalement différentes, ayant chacune leur économie propre. L'Oriente est encore quasi inexploré, bien qu'il s'y trouve des réserves de pétrole.

Au temps de la protohistoire, l'Equateur était peuplé par nombre de populations diverses, différemment évoluées. Les habitants de la côte étaient des navigateurs-pirates tissant la laine et le coton, élaborant de curieuses poteries, taillant la pierre (on a retrouvé des billes de pierre taillée que l'on suppose avoir servi de monnaie), alors que les peuples du haut plateau interandin ont laissé des pièces d'orfèvrerie qui peuvent rivaliser avec celles des Chibchas. Nos connaissances actuelles ne permettent pas de savoir avec sûreté d'où venaient ces populations préincasiques, mais les mythes et les récits légendaires indiquent qu'une population étrangère au pays aurait soumis, à un moment donné, les tribus autochtones et aurait formé avec elles une sorte de royaume qui aurait opposé une grande résistance à l'invasion des Incas.

Les premières troupes incas seraient arrivées le long de la frontière sud en 1465 et la conquête aurait duré quarante ans, le relief du plateau interandin expliquant les difficultés des différentes étapes de la pénétration. Lors du partage de l'empire inca, en 1525, ce fut Atahualpa qui succéda à son père, à Quito; il n'y régna que sept ans et lutta contre Pizarre et Almagro.

Les anciennes populations de la côte ont actuellement disparu et les habitants sont maintenant très largement métissés de blanc, indien et noir. Sur le plateau interandin, en revanche, les Indiens n'ont pas beaucoup évolué; ils restent très attachés à leurs moeurs et à leurs coutumes, Il subsiste encore quelques tribus, dont les Aucas, qui refusent tout contact avec les Blancs; quant aux Jivaros, bien connus comme réducteurs de têtes et sur lesquels courent bien des histoires ne correspondant pas à la réalité, ils commencent à être visités par des tournées touristiques et ils ne garderont certainement plus très longtemps leurs caractéristiques.

Au moyen de très beaux clichés en couleurs, le conférencier donna une très bonne vue d'ensemble de l'Equateur, qu'il a parcouru en tous sens, montrant Quito, la capitale, située à 2900 mètres, qui garde heureusement encore son cachet d'ancienne ville espagnole et où les lamas, qui n'existaient pas dans le pays avant les Incas, peuvent encore vivre tranquillement; puis, traversant le plateau interandin, succession de vallées et de dépressions, avec leurs maisons d'adobe recouvertes de chaume, où les cultures sont possibles jusqu'à plus de 3400 mètres mais où les chars n'existent pas - toutes les charges étant portées à dos d'homme, de lama ou de mulet -, traversant tour à tour des vallées verdoyantes et des régions arides où l'érosion fait des dégâts

terribles, côtoyant des lacs volcaniques surmontés de montagnes aux neiges éternelles comme le Cotopaxi, ou le massif du Ruminahui où la légende place le trésor d'Atahualpa, visitant au passage villes et villages aux marchés pittoresques, peuplés d'Indiens aux costumes colorés, le conférencier emmena ses auditeurs jusqu'au bord de la mer, sur les belles plages de sable fin qui ont vu débarquer les flottes espagnoles.

M.P.S.

Jean-Louis MICHON : Une visite chez les Indiens des Plaines.

11 février 1959.

L'Indien des forêts et des prairies des Etats-Unis est devenu un personnage mythique, alors qu'il existe et survit vigoureusement. Il est bon que des voyageurs cultivés et sérieux se rendent dans les réserves indiennes et s'entretiennent avec lui en toute confiance.

M. Michon, qui a eu l'occasion de les visiter récemment, a pu ainsi compléter ses longues études antérieures sur leur comportement moral. Il a présenté aux membres de la Société suisse des Américanistes un rapport très fouillé sur cette rare expérience.

Si quelques tribus jadis fameuses par leur culture, comme les Mandans et les Cheyennes, végètent aujourd'hui lamentablement, d'autres groupes, tels les Ojibways forestiers, parqués dans le Minnesota et surtout les Crows, anciens maîtres des prairies, confinés dans le Montana, résistent avec calme et dignité à l'assaut insidieux et constant que leur livre un entourage technifié et plutôt vulgaire dans sa perfection mécanique.

L'Indien est avant tout un homme religieux. Il doit tout à un Grand Esprit, transcendant, dont le nom est rarement prononcé, qui symbolise la perfection absolue et dont toute chose est le témoin. Ses vertus et ses pouvoirs sont en chaque être et l'Indien prie sans cesse. La nature est un temple pour la méditation. Il n'adore pas l'animal en tant qu'animal, mais en tant qu'intercesseur. Il a facilement des visions qu'il fait quelquefois interpréter par des "medecine-man", qui ne sont pas des sorciers, mais des sages ayant atteint la sérénité par une vie consacrée à la méditation et à la prière. Le temporel ne se distingue pas du spirituel. L'esprit très religieux de l'Indien le porte à s'intéresser aux autres fois, même très éloignées géographiquement de sa terre et il va souvent au devant des crédos qui semblent lui apporter une vérité nouvelle. Grave et éloquent, il aime le discours dans lequel l'image concrète traduit l'abstraction, et sa politesse innée lui fait respecter son hôte. Le catalogue de ses besoins terrestres étant réduit, il peut ainsi donner libre cours à son goût du cadeau.

Sa religion est hiérarchisée. Le passage aux degrés successifs n'a lieu qu'après des périodes de retraite, de jeûnes et de méditation. Les néophytes doivent présenter des qualités morales

sans tache, car l'Indien a horreur de la fausseté : la parole étant sacrée, nul ne peut jouer avec la vérité. Son langage fleuri est la seule forme d'extériorisation de ses sentiments profonds. Nous sommes donc loin du scalpeur et des images-robot du peau-rouge d'une certaine littérature, écrite ou filmée.

Aujourd'hui, la population indienne augmente, malgré des pertes réelles dues à l'inadaptation de certains aux formes de la vie moderne. La tentative de génocide spirituel a échoué : sa haute spiritualité lui permet de surmonter les assauts du matérialisme et des embûches d'un monde ennemi de l'esprit, même si certaines formes élémentaires d'acculturation ont un peu modifié son aspect extérieur. La tradition sacrée des Indiens est un rempart contre leur dégénérescence physique et morale. Ces 500.000 Indiens représentent donc une force spirituelle que l'on peut inscrire à l'actif de l'humanité.

G. L.

****

OUVRAGES REÇUS

América Indígena - Mexico. Vol.XVIII,Nos.1,4 - Vol.XIX,No.1.

Americas - Washington. Vol.10:Nos.9,10,11,12 - Vol.11: No.1.

Anales de Arqueología y Etnología - Mendoza.
Año 1950, Tomo XI - Año 1956, Tomo XII.

Anales de la Sociedad de Geografia e Historia de Guatemala -
1956, Tomo XXIX, Nos.1/4.

Antropología e Historia de Guatemala - 1958, Vol.X: Nos. 1,2.

Antropológica - Caracas. 1958, No. 5.

Archivos Venezolanos de Folklore - Caracas.
Tomos IV y V, No.5, 1957/1958.

Bolivar - Bogota, 1958, Vol.XI, No.50.

Brazilian American Survey - Rio de Janeiro. 1958, No. 8.

Cuadernos del Sur - Bahia Blanca. 1958, Nos. 1,2,3,4.
Suplementos: No. 1-No.2.

El Palacio - Santa Fé. Vol.65: Nos.5,6 - Vol.66: No.1.

Inah - Inst.Nacional de Antropología e Historia, Mexico 1953-1958.

Módulo - Rio de Janeiro. Vol.2,1958: Nos. 9, 10, 11.

New Mexico Historical Review - Santa Fé. Vol.XXXIII, 1958,No. 4.

Nouvelles du Mexique - Paris. 1959: Nos. 15, 16.

Perú Indígena - Lima. Vol.VII,1958, Nos. 16 y 17.

Pesquisas - Pôrto Alegre (Brasil). 1958, No.2.

Revista Brasileira de Política Internacional - Rio de Janeiro.
Vol.I, Nos. 1, 2, 3.

Revista Chilena de Historia y Geografia - Santiago.
Año 1956, No.124, Santiago 1958.

Revista Colombiana de Antropología - Bogota. 1957, Vol.VI.

Revista de Índias - Madrid. Año XVIII, 1958, Nos.73 y 74.

Revista do Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro -
Rio de Janeiro. 1958: Vol. 238, 239.

Revista Interamericana de Bibliografia - Washington. Vol. VIII,No.2.

Revista Nacional de Cultura - Caracas. Nos. 128, 129.

Tricolor - Caracas. 1958: Nos. 106, 107, 108.

***

Acción Indigenista - Mexico. 1958: Nos. 61,62,63,64,65.

Boletin Bibliográfico - Lima. 1958: Nos. 24, 25, 26.

Boletin Bibliográfico de Antropología Americana - México.
Volumen XIX-XX, 1956-1957, Parte I, México 1958.

Boletin de Estudios Oaxaqueños - Oaxaca. 1958, No. 3.

Boletin Indigenista - México. Vol.XVIII: Nos. 3, 4.

Boletin del Instituto de Antropología - Medellin. 1958, Vol.II, No. 6.

Boletin del Museo Nacional - San José. Año III, 1958,No.1.

Boletin de la Sociedad Científica del Paraguay - Asunción. 1958: Etnolinguistica 2 - Volumen II, 1958.

Ciencias Sociales - Washington. Indice Volumen VII, 1956.

Korrespondenzblatt - Basel. 1958, Heft 1/2 .

Noticiario Indigenista Español - Madrid. 1958: Nos. 27/28 - 29/30 - 31/32.

Perú Integral - Lima. 1958: No.4.

University Museum Bulletin - Philadelphia. 1958, Vol.I,Nos.1,2.

***

ANDREWS E. Wyllys - A Revision of Some Dates on the Hieroglyphic Stairway, Copan, Honduras. Reprinted from Publ.No.26, Middle American Research Institute, New Orleans 1958.

BAUMHOFF Martin A. - California Athabascan Groups. Univ. of Calif. Press, Anthropological Records 16:5, Berkeley 1958.

BOLIVAR Simon - Cartas. Publ. especial de la Revista Nacional de Cultura, Caracas 1958.

BRAINERD George W. - The Archaeological ceramics of Yucatan. Univ. of Calif.Press, Anthrop.Records 19, Berkeley 1958.

CASO Alfonso - Comentario al Códice Baranda. Sobretiro "Miscellanea Paul Rivet", México 1958.

CASO Alfonso - El Primer Embajador Conocido en América. Sobretiro de "Cuadernos Americanos", México 1958.

CASO Alfonso - Lienzo de Yolotepec. Sobretiro de "Memoria de El Colegio Nacional", Tomo III,No.4,1957, México.

CARNEIRO LEÃO A. - Panorama sociológico do Brasil. Ministério de Educação e Cultura, Rio de Janeiro 1958.

COMAS Juan - Buffon, 1707-1788, precursor de la antropología fisica. Cuadernos del Instituto de Historia, Serie Antropologica. No.4, Mexico 1958.

CRIST Raymond E, - The Land and People of the Guajira Peninsula. From the Smithsonian Report for 1957, Washington 1958.

DIAZ UNGRIA A., CAMACHO A., RIOS S. - Analisis multivariante de dos muestras de indígenas de Venezuela: Caribe y Guarao. Sobretiro del Boletin Indigenista Venezolano, T.III,IV y V, Nos. 1-4, Caracas 1958.

DRUCKER Philip - The Native Brotherhocds: Modern Intertribal Organizations on the Northwest Coast. Smithsonian Institution, Bulletin 168, Washington 1958.

GIRARD Rafael - Guatemala en el XXXIII Congreso Internacional de Americanistas. Min.de Educación Publica, Guatemala 1958.

HOLMER Nils M. y WASSÉN S. Henry - Nia-Ikala. Canto mágico para curar la locura. Etnologiska Studier 23, Göteborg 1958.

JARA Alvaro - Importación de trabajadores indígenas en el siglo XVII. Apartado de la Revista Chilena de Historia y Geografia, No.124, Santiago 1958.

MELLAFE Rolando - Barros Arana, americanista. Ed.de los Anales de la Universidad de Chile, Santiago 1958.

MISCELLANEA PAUL RIVET - Universidad Nacional Autonoma de México, México 1958.

MUTHMANN Friedrich - Die silberne Taufschale zu Siegen. Abhandlungen der Heidelberger Akademie der Wissenschaft, 1956.

NAVILLE René - Le voyage d'un général vénézuélien en Suisse, Francisco Miranda (1788). Ed. de Boccard, Paris 1949.

OSGOOD Cornelius - Ingalik social culture. Yale University Publ. in Anthropology No.53, New Haven 1958.

SANCHEZ-ALBORNOZ Nicolas - Una penetración neolítica en Tierra del Fuego. Cuadernos del Sur, Bahia Blanca 1958.

STONE Doris - Introduction to the Archaeology of Costa Rica. Museo Nacional, San José 1958.

STONE Doris and BALSER Carlos - The Aboriginal Metalwork in the Isthmian Region of America. Museo Nacional,San José 1958.

THOMPSON Raymond H. - Modern Yucatecan Maya Pottery Making. Memoirs of the Society for American Archaeology, American Antiquity, Vol.XXIII,No.4(2), 1958.

TYPES ET ASPECTS DU BRESIL - Extraits de la "Revista Brasileira de Geografia", IBGE, Conselho nacional de Geografia, Rio de Janeiro 1957.

VIVANCO Julian - Diccionario americanista. T.V-VI, Ed."El Sol", La Habana 1958.

WEYLAND Miriam - Posibles Proyecciones de la Psicología de la Escritura para establecer una Caracterología Hispanoamericana. Bol.Nos.3-4,Comision Nacional Dominicana de la Unesco, 1958.

ZIMMERMANN Günter - Die Hieroglyphen der Maya-Handschriften. Universität Hamburg, Abhandlungen aus dem Gebiet der Auslandskunde, Band 62, Reihe B, Hamburg 1956.

****

TABLE DES MATIERES

René NAVILLE : Tablettes et tubes à aspirer du râpé ..... p. 1

R.P. le PAIGE de BAR (San Pedro de Atacama) : Les tablettes à offrande de Caspana ..... p. 3

Mauricio PARANHOS da SILVA : Jean Maurice Rugendas (1802-1858) et le Brésil ..... p. 6

La médaille d'or de la Société de Géographie de Genève attribuée en mémoire de Rondon ..... p. 5

CONFERENCES ET REUNIONS D'ETUDE :

Inauguration : La salle d'Amérique ethnographique du Musée d'Ethnographie de Genève p. 11

Pierre-André PITTET : Regards sur l'Amérique latine - I - L'Amazonie - Transports modernes - et "seringueiros" ..... p. 11

Pierre-André PITTET : Regards sur l'Amérique latine - II - Le Mexique: Le volcan de Paricutin - Kermesse funèbre - Peinture moderne ..... p. 12

Eugène DEROBERT : Regards sur l'Amérique latine - III - La Colombie ..... p. 13

Eugène DEROBERT : Regards sur l'Amérique latine - IV - L'Equateur ..... p. 14

Jean-Louis MICHON : Une visite chez les Indiens des Plaines ..... p. 16

Ouvrages reçus ..... p. 18

* * *

Motif de la couverture: Disque d'or représentant le dieu crocodile à double langue (Coclé, Panama).